2

Belles de joug

« Les femmes ont, pendant des siècles, servi aux hommes de miroir.
Elles possédaient le pouvoir magique et délicieux de réfléchir
une image de l'homme deux fois plus grande que nature,
c'est pourquoi les hommes tiennent à l'infériorité des femmes,
car si elles n'étaient pas inférieures,
elles cesseraient d'être des miroirs grossissants. »
Virginia Woolf, Une chambre à soi*, 2001*

2.1 L'oppression sociale

En France, « *une femme décède tous les 2,5 jours, victime de son compagnon ou ex-compagnon, et un homme décède tous les 14 jours, victime de sa compagne ou ex-compagne* »[24]. Ces violences sont en augmentation de 31 % entre 2004 et 2007 selon l'Observatoire de la délinquance[25]. Elles touchent toutes les classes de la société et constituent « *l'une des atteintes aux droits*

24. Chiffres 2007 de l'« Étude nationale sur les décès au sein du couple pour l'année 2007 » de la Délégation aux victimes du Ministère de l'Intérieur.
25. http://www.inhes.interieur.gouv.fr/observatoire_national_de_la_delinquance-h20.html

humains les plus graves et les plus répandues de nos jours » selon Amnesty international. Des questions cruciales se posent donc pour un manager averti qui ne veut pas être rangé dans la case des odieux personnages décrits au chapitre précédent : dans quel état ces femmes vont-elles supporter le joug supplémentaire qui leur est imposé dans la sphère professionnelle ? Comment se comporter pour ne pas aviver des plaies ni s'imposer en mâle dominant, inconscient de l'image qu'il représente ? Est-il possible de relever un tel défi par l'acquisition et le développement d'un management relationnel basé sur des compétences formalisées en un mode d'emploi opérationnel adapté aux attentes et aux besoins spécifiques des femmes qui travaillent ? Quel extraordinaire savoir-faire un homme peut-il acquérir et exercer avec doigté pour travailler avec ses chères collègues secrétaire, pasionaria ou maîtresse femme ?

2.1.1 Des femmes libérées

Depuis que Betty Friedan a montré et dénoncé les conditions de vie de « *la femme mystifiée* »[26], il n'est pas sûr que le mouvement de démystification se soit amorcé dans le sens qui convient à une véritable libération au foyer, une égalité de traitement au travail ou dans les institutions publiques, et une émancipation sociale pleinement satisfaisante. Outre cette situation sociale supportée de longue date par nos compagnes, l'analyse de Jacques Ellul[27] montre bien comment les stéréotypes agissent pour que les femmes ne puissent pas échapper à leur condition, tout en renforçant le joug social dans lequel elles exercent toutes leurs activités, que ce soit dans la sphère privée ou dans la sphère professionnelle.

> « *Le jour se lève, le café, les enfants, le mari. Univers borné entrecoupé de quelques éclaircies de joie et de colère. Mais où donc serait l'initiative s'il n'y a point de temps ? Sinon celui du départ des enfants pour leur premier travail ? La nouveauté vient de l'extérieur. Allons Madame, il faut vous libérer ! Il faut secouer cette apathie, ce néant quotidien, qui n'a pas de sens. Car enfin préparer la nourriture de son mari et de ses enfants cela n'a pas de valeur. Même si cette simple cuisine reflète une très haute civilisation. Besogne d'esclave que de servir quelqu'un, votre dos courbé devant l'âtre est un dos servile et nous voulons que vous soyez une Personne.*

26. Friedan B., *La femme mystifiée*, Ed. Gonthier, 1964.
27. Ellul J., *Exégèse des nouveaux lieux communs,* Table Ronde, 2004.

Redressez votre dos. Et la maison sera peut-être poussiéreuse mais elle ne sera plus animée par rien, n'aura plus de cœur vivant mais vous entrerez dans le grand monde extérieur. Vous allez être en contact avec les variations politiques et la haute culture, avec les Événements et l'Histoire. Vous devenez enfin un personnage de drame. Voici que pendant des millénaires vous êtes restée attachée à des besognes inférieures, emprisonnée dans l'égoïste milieu familial, étroit, borné, vous avez été absente de la Vie et maintenant nous ouvrons enfin les barrières, nous détachons les chaînes. Vous voici femme plongée dans le courant de la liberté qui est Action. »

Après avoir repris l'antienne du mouvement féministe visant la nécessaire libération de la femme qui doit prendre son autonomie, ce mouvement marche sur les traces de la fin de l'esclavage. Ce dernier a effectivement libéré les Noirs de leurs chaînes lors de la révolution industrielle au milieu du XIX^e^ siècle pour mieux aliéner, en les mettant au travail seize heures par jour tous les jours[28], des millions de femmes et d'enfants en bas âge, pour un salaire de misère. Jacques Ellul poursuit le démontage du stéréotype mystificateur de la prétendue libération féminine.

« Où vont donc vous conduire vos premiers pas de femme enfin libérée ? Mais au travail voyons ! C'est un travail libre, qui vous donne de l'argent, votre argent. Ouf ! Nous avons dû pendant des années recevoir notre malheureux argent d'un mari qui grognait, fronçait les sourcils. Quelle horrible dépendance ! Et maintenant nous l'avons cet argent. Mais de Qui le recevez-vous ? »

Jacques Ellul prend soin de préciser qu'il s'en prend, non pas au féminisme, mais au sophisme qui consiste à prétendre se passer des contraintes domestiques, qui ont une réelle valeur et une reconnaissance sociale, à la sujétion librement consentie du travail industriel qui se paye en monnaie de singe. En outre, ce travail ajoute une multitude de contraintes supplémentaires : trajet, double journée de travail et l'absence toujours béante de l'aide masculine dans les tâches ménagères. En outre le travail féminin ne bénéficie que de très peu de reconnaissance car il représente un sous-prolétariat par rapport aux fonctions, missions et métiers dévolus aux hommes. Il poursuit donc sa démonstration :

28. En France, le repos dominical a été instauré en 1906.

« Ce n'est pas aux femmes que je m'attaque mais au lieu commun qui veut que le travail ne soit pas une peine mais un accomplissement. J'en veux à la sottise proclamant que c'est en travaillant chacun à un travail productif que l'homme et la femme se complètent et s'épaulent au nom du lieu commun que c'est ce travail-là qui assure la dignité. J'en veux à ces intellectuels qui mélangent l'expérience de la bourgeoisie désœuvrée avec celle de la femme réduite au travail. Ce sont autant de savantes études, des jongleries pour justifier la société telle qu'elle est pour y adapter la femme après y avoir absorbé l'homme. »

Cette idéologie dominante constitue une véritable mystification. Elle vise à transformer l'esclavage traditionnel en contrainte librement consentie sous forme du salariat, comme le souligne Jacques Attali[29]. Cette aliénation s'est renforcée grâce à un allié de choix avec la fantasmagorie freudienne. Monique Schneider livre quelques délires : « *En pays freudien, au commencement était l'homme*.[30] *Dans l'intrigue fondamentale freudienne, la femme occupe la place d'objet présentant au départ une intégrité qui sera par la suite violentée et trouée* ».

Elle poursuit l'analyse fournie par le plus extraordinaire sexiste de tous les temps[31], en donnant une étonnante « *définition ablative du féminin, sexe auquel manque le morceau estimé par-dessus tout* » (sic !). Freud, obsédé par ce qu'il croit avoir en plus, construit ainsi le modèle d'un espace psychique « *l'espace creux, offrant une "fente étroite" pouvant aussi bien se défendre contre la pénétration de "tout corps étranger" effracteur que l'accueillir en son sein* ». Pour Monique Schneider, psychanalyste de stricte obédience freudienne, « *on ne saurait vouloir le féminin, on ne peut le rencontrer que comme suspension de la logique phallique, comme une expérience s'imposant, à tous les sens du terme, comme renversante* ».

Voici comment une femme, soi-disant libérée, glorifie les insanités de son Maître un siècle après de telles déclarations plus mythiques que scientifiques... Le pire est à venir et d'une manifeste évidence, comme toutes les vérités freudiennes élucubrées par un médecin, confiné dans un cénacle de la bourgeoisie viennoise au tout début du XX^{e} siècle, qui a écrit des milliers de lettres enflammées à sa femme sans jamais la toucher. Voici un extrait édifiant parmi d'autres : « *S'il existe une infériorité naturelle de la femme par rapport à*

29. Attali J., *Une brève histoire de l'avenir*, LGF, 2008.
30. Schneider M., *Le paradigme féminin,* Flammarion, 2006, p. 307.
31. Meyer C., *Le livre noir de la psychanalyse*, Les arènes, 2006.

l'homme, c'est bien l'impossibilité – à moins d'être contorsionniste – de voir directement son propre sexe, d'où il résulte un manque féminin »[32].

Ce texte d'une haute volée pourrait avoir été écrit par Jean-Marie Bigard : il est l'œuvre d'un mystificateur adulé[33]. Il n'ajoute rien à la gloire des mâles triomphants qui rivalisent pour mesurer leurs appendices dans les urinoirs des cours d'école primaire ! Oui, c'est évident à lire de telles élucubrations, il est possible de « *vivre, penser et aller mieux sans Freud* »[34].

Dans une telle idéologie dominante au sein de notre société, de surcroît outrageusement médiatisée, est affirmée avec force détails et preuves freudiennes (c'est-à-dire frappées du sceau dogmatique d'une constante obsession de Sigmund enfant, n'ayant jamais supporté ni digéré les relations conflictuelles avec sa mère[35]) à l'appui, la condition subalterne de la femme. Celle-ci doit se contenter d'effectuer, par rapport à l'homme, son devoir et des tâches ingrates ou secondaires.

La femme retrouve cette condition subalterne dans les activités qui lui sont confiées dans le monde du travail standardiste, ouvrière sans grande qualification, femme de ménage ou ces fonctions d'infirmière, de caissières, d'institutrices, clercs de notaire dans lesquelles exercent massivement des femmes. Quand elles accèdent au statut de cadre, c'est généralement dans des activités romantiques, conceptuelles ou administratives délaissées par les hommes. Ce sont des activités jugées non productives qui exprimeraient bien leur sensibilité, dans la communication et la publicité par exemple, où se concentrent plus de deux tiers de femmes cadres.

2.1.2 Le travail comme échappatoire

Arme du pouvoir de l'homme sur la femme dans la sphère privée, ce pouvoir patriarcal se manifeste aussi dans la sphère du travail. Selon certaines égéries féministes, la résistance au harcèlement sexuel dans le travail pourrait se résoudre par une paire de gifles à l'agresseur. Cette opinion lapidaire semble ignorer les rapports de forces (aux divers plans psychologique, physique et statutaire) dans l'entreprise, la hiérarchie patrons-employés et cette espèce de consensus qui s'accorde à percevoir les femmes comme des aguicheuses « qui

32. Schneider M., *op. cit*., p. 131
33. Meyer C., *op. cit.*
34. Sous-titre de l'ouvrage précédemment cité, « *Le livre noir de la psychanalyse* ».
35. Mucchielli R. *in* Northway M., *Initiation à la sociométrie*, Dunod, 1964, p. XIV.

l'ont bien cherché ». Cette perception est soutenue par l'adhésion du corps social tout entier à la conformité à la loi du plus fort, qui se résume à ne pas faire de vagues ni prendre la défense de l'opprimée : il est question de conserver son emploi et l'estime de la communauté.

La déviance est l'apanage de celle par qui le scandale arrive. Ce n'est pas le fait du harceleur qui est considéré d'une certaine façon dans son bon droit, surtout par les dirigeants qui couvrent leurs agissements criminels. De leur côté, les tribunaux cherchent des preuves tangibles à un dol insidieux et impalpable.

Dans cette atmosphère d'oppression plus ou moins prégnante, le travail des femmes apparaît comme un « sous-travail » dont les conditions de réalisation sont pénalisées par cette mythologie marquée du sceau de l'oppression sexuelle. Ce *tripalium* est alourdi par un rapport de forces manifeste entre l'homme dominant et la soumission à laquelle la femme est contrainte par le contexte social environnant. Celui-ci pèse de tout son poids quand le mâle appelle à son secours des lois non écrites plus fortes que le Code du travail dont certaines sont exhumées d'un texte soi-disant sacré qui justifie la domination sans partage du sexe fort.

Ce rapport de forces s'exerce en réalité de la part de tout responsable vis-à-vis de ses subordonnés, quel que soit son sexe, pour assouvir ce besoin de pouvoir et cette attitude moyenâgeuse et massacrante qui entraîne spontanément une « symbiose » dans tout rapport interpersonnel (comme le met en évidence l'analyse transactionnelle). Même Henry Mintzberg admet que les dirigeants, puisqu'ils exercent un pouvoir, ne peuvent échapper à cette « corruption »[36] de leur fonction qui ne doit pas cependant être considérée comme une fatalité. Selon l'analyse définie précédemment, toute relation s'établit dans un rapport immédiat de domination-soumission : soit que l'un exerce sa domination et entraîne *ipso facto* la soumission de l'autre, soit que ce dernier se montre soumis et provoque aussitôt la domination du premier. Immédiatement, la dépendance de l'un correspond à la domination de l'autre et les relations actuelles au sein des organismes de travail montrent à l'évidence que la notion de « réseau clients fournisseurs » est loin d'être une conception courante et encore moins une pratique habituelle. Le réseau réel s'apparente en réalité à un « réseau pyramidal de dominants-soumis ».

36. Mintzberg H., *Le Management, voyage au centre des organisations*, Éditions d'Organisation, 2004, p. 663.